

VIII

L'Apôtre dans sa Famille

C'est la première fois, depuis son départ pour Saint-Sulpice, il y a treize ans, que Montfort revient à Rennes. Mais ce n'est pas pour la joie, si légitime pourtant, de revoir le pays natal et sa parenté, car ayant renoncé à tout à la suite du Christ, il veut être désormais tout entier aux affaires de son Père céleste.

Connaissant la fécondité apostolique du détachement, de celui du cœur comme de celui des biens, il prend à la lettre les conseils de l'Évangile. Son père et sa mère vivent encore et habitent avec le vieil oncle Alain, dans une maison qu'ils ont hérité récemment de la famille Robert, tout près de l'église Saint-Sauveur. Il aurait pu descendre chez eux. Mais passant sur son cœur, il en fait le sacrifice. Il ne veut pas leur être à charge, et encore moins les humilier par la vie qu'il mène, sans feu ni lieu, dans le plus strict abandon à la Providence.

Et puis, ouvrier du Royaume de Dieu, il doit être libre d'aller là où l'Esprit l'appellera. C'est pourquoi, dès le début de son ministère à Poitiers, il a écrit aux siens : « Je vous aime et honore d'autant plus parfaitement que ni la chair ni le sang n'y ont de part... Je prie tous les jours pour votre salut et je le ferai pendant votre vie et après votre mort... Mais... ne m'embarrassez point de mes frères et de mes sœurs ; j'ai fait pour eux ce que Dieu a demandé de moi par charité. Je n'ai, pour le présent, aucun bien temporel à leur faire, étant plus pauvre que tous. Je les remets avec toute la famille entre les mains de Celui qui l'a créée. Qu'on me regarde comme un mort... Je ne prétends rien voir ni toucher de la famille dont Jésus-Christ m'a fait naître... Je renonce à tout... Mes biens, ma patrie, mon père et ma mère sont là-haut... »

Le missionnaire ne voit pas comment, en dehors de cet austère détachement, il pourrait être un témoin de l'absolu de Dieu et un authentique messager de son Amour.

Un repas en famille

Avec le F. Mathurin, il est descendu, près du Collège, dans un quartier qu'il connaît bien, chez une pauvre femme qui loge des rouliers et des hommes de peine et les nourrit, pour quelques liards, de lait et de galettes de blé noir. Chaque matin, il se ressource aux plus pures joies de sa jeunesse, en allant dire la messe devant les madones qu'il a tant priées jadis.

Puis, dans la journée, il s'enferme dans l'hôpital avec les enfants abandonnés, les vieux et les infirmes. Il y retrouve quelques-uns de ses anciens protégés. Il y retrouve surtout, vieilli mais toujours aussi dévoué, l'aumônier M. Bellier qui l'orienta vers la charité durant ses années de collège. Et par lui, sans doute, il prend contact avec M. Leuduger en vue de s'adjoindre à sa compagnie de missionnaires.

N'étant que de passage à Rennes, il espérait bien y demeurer incognito au milieu de ses pauvres. Mais l'oncle sacriste ne tarda pas à apprendre d'un vieux pensionnaire de l'hospice, la présence de son neveu dans la ville. Il finit par le rejoindre, et par deux fois, il le supplie de venir loger dans la famille, en lui faisant valoir les meilleurs motifs « de la nature et de la religion ». Montfort commence par objecter les exigences de son idéal de missionnaire ; toutefois, il a trop d'obligation et de gratitude envers le frère de sa mère pour ne pas se laisser fléchir. Par charité, il accepte donc d'aller prendre un repas en famille.

Plus encore qu'un acte de piété filiale, ce repas fut une grande leçon d'Évangile. Toute la parenté était réunie dans la chambre de compagnie. A peine entré, il s'agenouilla pour réciter le *Visita quæsumus*, et lorsque les mets furent servis, après le *Benedicite*, il « prit une assiette blanche et la garnit de tout ce qu'il y avait de meilleur sur la table pour l'envoyer aux pauvres de la paroisse ». Ceci fait, il partagea les agapes familiales, se montrant fort gai dans la conversation et s'intéressant aimablement à chacun.

Ce tribut d'affection donné à ses parents, il résista à toutes les instances qu'ils firent pour le garder sous leur toit, et il s'en retourna

à son taudis. Il ne leur resta que la grande joie d'aller chaque matin à l'hôpital, pour assister à la messe qu'il y célébrait au milieu des pauvres. C'est ainsi que le missionnaire entraînait les siens, au-delà de la nature, dans le sillage de sa vocation.

Un sermon... sur un prie-Dieu

La charité du missionnaire ne tarde pas à faire choc dans la ville. Paroisses et communautés veulent l'entendre. L'Evêque, Mgr de Beaumanoir de Lavardin que M^{me} de Sévigné trouve « un homme admirable », lui laisse aimablement toute liberté de prêcher.

Mais Montfort connaît le public rennais dans lequel il y a autant de curiosité mondaine que de dévotion. Il a promis un sermon dans la chapelle des religieuses du Calvaire. Les gens y accourent : c'est un auditoire de qualité qui attend évidemment un discours plein d'éloquence, autrement dit, le chemin pierreux de la parabole sur lequel, bien vainement, on sème le bon grain...

Au lieu de monter en chaire, l'orateur va s'agenouiller sur un prie-Dieu, au milieu de la nef. Puis il commence d'une voix blanche : « Vous pensez sans doute ouïr un grand prédicateur et un homme extraordinaire... Eh bien ! je ne prêcherai point. Je vais simplement faire ma méditation comme si j'étais seul dans ma chambre. » Et le saint de laisser aller son cœur en présence du Seigneur, sur le mystère des souffrances de Jésus. Ce qu'il dit est si simple et si touchant que l'assistance est saisie et se laisse empoigner par l'accent de sa prière.

Quand il s'arrête de parler, les pensées de vaine gloire se sont envolées : tous sont à genoux, beaucoup pleurent et plusieurs se frappent la poitrine, sans respect humain. Pour confirmer ses auditeurs dans leurs bonnes dispositions Montfort fait réciter le chapelet, et allant se placer à la sortie, le bonnet carré à la main, il demande une aumône pour la restauration de l'église Saint-Sauveur toute proche.

A l'hôpital, au séminaire, c'est le même succès. Déjà on lui propose de s'associer aux Pères Eudistes pour donner des missions dans les campagnes environnantes. Mais il craint d'être gêné par sa famille et, peut-être aussi, gênant pour elle. D'ailleurs, il a déjà promis de se rendre à Dinan où une mission générale de toutes les paroisses se prépare sous la direction des Lazaristes.

Visite d'un Missionnaire

La première étape de son voyage, c'est Montfort-la-Cane où il arrive la nuit tombée, aux environs de la Toussaint. En ces jours de commémoration, le souvenir des membres de sa famille et des gens qu'il a connus dans son enfance, lui reflue au cœur. Evitant la ville, il se dirige vers la maison de la mère André, sa nourrice, dans le village de Heurtebise.

Il voulait revenir en pauvre dans son pays natal et n'y rien recevoir que par charité. S'arrêtant à un jet de pierre de la maison, il envoie le F. Mathurin demander, pour l'amour de Dieu, le gîte pour un prêtre en voyage et pour lui. La mère André était absente ou feignit de l'être, dit le chroniqueur. Son gendre répondit qu'on n'avait pas l'habitude de loger des inconnus. F. Mathurin alla frapper à deux autres portes qui se refermèrent sur le même refus.

Montfort ne pouvait qu'évoquer le mot de l'Évangile : « Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu. » Alors l'idée lui vint de s'adresser à un vieillard du village voisin, qui s'appelait Pierre Belin. Un sentier herbeux conduisait à sa maisonnette rustique. Nos deux voyageurs se présentent ensemble devant la porte basse, trop basse pour laisser passer la richesse. A leur sollicitation une voix répond, dans l'ombre, avec empressement : « Soyez les bienvenus, je n'ai à vous donner que du pain et de l'eau pour souper, et que de la paille pour dormir. Mais c'est de bon cœur, et je partagerai volontiers avec vous le peu que je possède... »

Sur son banc de bois Montfort déguste avec joie le pain bis et l'eau claire qu'assaisonne tant de bonhomie et de charité. Cependant le paysan, qui est physionomiste, tout en conversant, se convainc de plus en plus que ce prêtre a les traits d'un Grignion de la Bacheleraie. Confus et ravi tout ensemble, il annoncera à tout le village, le lendemain matin, qu'il a reçu sous son toit le fils de l'avocat, celui qui s'en est allé à Paris et dont tout le monde se souvient avec édification. A cette nouvelle ceux qui lui ont refusé l'hospitalité sont bien humiliés, et la mère André est inconsolable... Mais avec eux c'est tout le village qui vient le saluer et lui offrir quelque chose.

Emu de la sympathie de ces bonnes gens, Montfort les remercie de toutes leurs aumônes qu'il ne tarde pas à redistribuer aux pauvres. Il accepte aussi d'aller prendre le bon repas que lui a préparé sa nourrice. Cependant, avant de partir, il lui dit d'un ton grave : « Mère

André, vous avez bien soin de moi, maintenant... Mais hier, lorsque je vous ai demandé le couvert, au nom de Jésus-Christ, vous me l'avez refusé. Oubliez M. Grignon, il n'est rien ; pensez à Jésus-Christ, il est tout. Et c'est lui qu'il faut toujours considérer dans les pauvres. »

Une bonne leçon à son frère le Dominicain

A Dinan, Montfort rejoint l'équipe des missionnaires qui se préparent à évangéliser la ville. Avant le commencement des exercices il veut aller dire sa messe à l'autel du Bienheureux Alain de la Roche, qui avait été au xvi^e siècle le grand zéléateur du Rosaire.

Il en profitera pour saluer son frère Joseph-Pierre, le cadet auquel il a donné des leçons à Rennes et qui est maintenant religieux chez les Dominicains. Or il se trouve qu'il est le sacristain du couvent. En venant dire sa messe Montfort le reconnaît tout de suite, mais il n'en est pas reconnu. Ils ont tellement changé tous les deux depuis treize ans qu'ils ne se sont pas vus... « Mon cher Frère, lui dit-il en l'abordant respectueusement, je vous prie de me donner des ornements pour dire la sainte Messe. »

Un peu choqué d'être pris pour un Frère convers, alors qu'il est prêtre depuis huit ans déjà, le Révérend Père « va quérir les plus pauvres ornements de la sacristie et deux bouts de chandelle longs comme le doigt... ».

Se sentant victime d'une mauvaise humeur de son Frère, Montfort se pique au jeu. Une fois la messe dite, il le remercie aimablement et lui dit du ton le plus déférent : « Voudriez-vous, mon cher Frère, me garder les mêmes ornements pour demain ? » Froissé par l'insistance de ce prêtre à l'appeler Frère, le digne sacristain profite de l'action de grâces pour demander au F. Mathurin le nom de son maître et lui dire, d'un air mécontent, qu'il manque de savoir-vivre. « Je veux qu'il sache, ajouta-t-il, que je suis Père, que je prêche, que je dis la messe et que je confesse. » Entrant dans le jeu, le F. Mathurin prend un air embarrassé et dit au Dominicain : « Mon Père, il faut l'excuser ! C'est un prêtre étranger qui n'est pas au courant des usages... »

Le même jour, dans l'après-midi, le digne sacristain rencontre encore F. Mathurin dans une rue de la ville ; il l'accoste et, de nouveau, lui demande, avec le même ton inquisiteur, le nom du prêtre

auquel il avait servi la messe le matin. Du coup, le bon Frère sourit malicieusement et dit : « Mais c'est M. de Montfort ! »

— Ce nom-là m'est inconnu ! » répliqua le Père décontenancé.

« Comment, s'exclame F. Mathurin, vous ne connaissez pas Louis Grignon de Montfort-la-Cane ? »

— Mais alors, c'est mon frère !

— Sans doute !... »

Le lendemain matin, le sacristain, tout souriant, sautait au cou de son aîné et lui reprochait de ne pas s'être fait connaître en arrivant : « Mais, de quoi vous plaignez-vous ? riposte Montfort. Je vous ai appelé mon cher Frère... Pouvais-je vous donner des marques plus tendres de mon amitié ? »

Ouvrez à Jésus-Christ !...

C'est comme catéchiste que Montfort s'offre à travailler dans la cité de Duguesclin. N'est-ce pas l'apostolat que lui a conseillé le Pape ? A peine la mission ouverte, il s'adresse tour à tour aux enfants, aux jeunes gens, aux soldats et surtout aux pauvres. F. Mathurin l'aide à faire les rassemblements et à maintenir l'ordre. De sa belle voix, il chante les cantiques que le Père a composés et les apprend à l'auditoire.

C'est dans une ambiance de fête et de joie que Montfort entre en scène pour exposer les vérités chrétiennes. Il le fait d'une manière vivante, directe, pratique. Tout le monde est captivé et remué jusqu'au fond de l'âme : il y a même des vieux troupiers qui pleurent en l'écoutant...

Pour mieux s'adapter à ces derniers qui ont été trop souvent abandonnés à leurs mœurs libres ou brutales, il va jusque dans leurs garnisons les mettre en retraite. Et devant ce prêtre qui vient à eux si plein de foi et de sympathie, ces grands enfants reviennent à Dieu et font pénitence. Ils donneront ensuite des marques d'une sincère contrition.

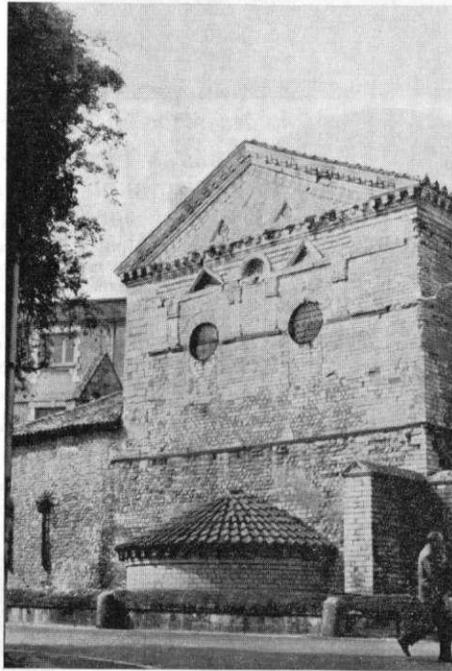
Après les exhortations, la prière... La prière à Marie, surtout, qui est la Mère des Chrétiens et qui, seule, peut les conduire efficacement à Jésus. Devant un grand tableau de la Vierge, on allume un cierge et l'on récite pieusement le Rosaire en évoquant les mystères de la Foi et en demandant, avec instance, la grâce de la persévérance. C'est une pratique qui doit se perpétuer après la mission.



Façade intérieure de l'ancien *Hôpital général de Poitiers*, fondé en 1627 par les Frères de la Charité, complété en 1688. Montfort y revint trois fois, comme aumônier, économiste, directeur. Il y assumait même les fonctions de maître d'école auprès de 200 enfants qui s'y trouvaient.

C'est dans une salle de cet Hôpital qu'il réunissait les infirmes d'une association qu'il nomma : *la Sagesse*, et dans laquelle il fit entrer Marie-Louise Trichet. Le 2 février 1703, dans la chapelle, il lui imposa une robe grise en disant : « Ma fille, prenez cet habit. Il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations. » Jusqu'en janvier 1948, les Filles de la Sagesse ont continué de soigner les malades et les aliénés dans cet Hôpital qui a été le berceau de leur Congrégation.

Temple Saint-Jean : Antique Baptistère du IV^e siècle où se donnait le baptême par immersion (on dit que saint Hilaire lui-même y aurait baptisé). Il devint vers le VII^e siècle, lieu de culte d'une paroisse. Ce monument a connu bien des vicissitudes : fourneau économique en 1812, fonderie de cloches en 1820, magasin à bois en 1821, musée des Antiquaires de l'Ouest en 1836, et musée lapidaire mérovingien depuis 1885.



Au temps du P. de Montfort, les origines de cet édifice étaient inconnues : on n'y voyait qu'un temple païen en ruine. Le Missionnaire le releva et restaura, en vue de le rendre au culte, non sans faire disparaître certains vestiges qui étaient d'un grand intérêt archéologique. Ce faisant, il a sauvé ce « chef-d'œuvre en péril » d'une disparition totale.

Hospice des Incurables (actuellement, Hôpital Pasteur) bâti au bord du Clain dans le lieu appelé « *Jardin des Quatre Figures* » (cf. pp. 65-66). A la fin de sa dernière mission à Poitiers, dans l'église Saint-Saturnin, Montfort avait conduit en ce lieu une procession de réparation publique. Il y recueillit plusieurs infirmes qu'il y soigna, dans un réduit, avant de les confier à une personne charitable en annonçant que la charité fleurirait un jour en ce lieu. En 1758, un Hôpital pour incurables y était construit, grâce à la générosité du Grand Prieur d'Aquitaine de l'Ordre de Malte ; les Filles de la Sagesse y continuent la charité de leur Père.



donnée au Missionnaire par de pieuses femmes de La Rochelle, dans la paroisse Saint-Eloi, pour qu'il puisse s'y retirer entre ses missions et retraites. Dans cet ermitage où il vint plusieurs fois (cf. pp. 143-144), il composa le *Traité de la Vraie Dévotion* et les *Règles des Filles de la Sagesse*. Il y a laissé plusieurs souvenirs que les Sœurs conservent précieusement.

Du petit enclos ombragé où il se promenait devant la maison, il pouvait sortir par une porte vers le *Petit-Plessis*, maison de campagne des Jésuites. C'est là qu'il donna aux premières Sœurs de la Sagesse leurs Règles, et nomma Marie-Louise Mère Supérieure.



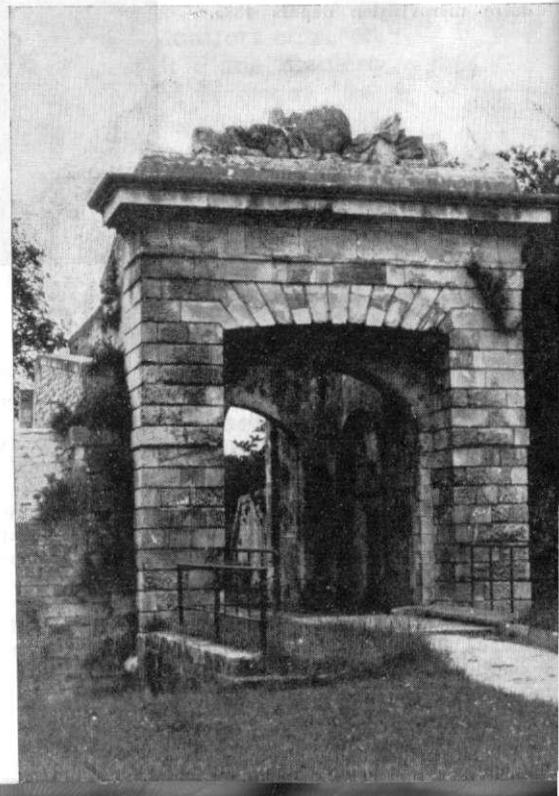
Mgr Etienne de Champflour

(1646 - 1724), né à Clermont, élève des Jésuites et des Sulpiciens, comme Montfort. A Limoges et à Clermont, il passa 25 ans dans l'administration épiscopale avant de devenir, à 56 ans, évêque de La Rochelle (1702). Il fut 22 ans Pasteur de ce diocèse, vivant dans une grande simplicité, la plus stricte orthodoxie et une grande compassion pour les malheureux. Il sou-



tint toujours Montfort dans son apostolat ; il le poussa à ouvrir des « *écoles charitables* » qu'il subventionna lui-même, et dont il voulut assurer la survie par testament. C'est à l'occasion de sa visite épiscopale à Saint-Laurent-sur-Sèvre que Montfort contracta la maladie qui l'emporta : l'évêque le « pleura comme le meilleur prêtre de son diocèse »...

Pont-levis de la Porte-Dauphine, une des entrées principales de la ville. Devant cette porte, Montfort fit ériger un calvaire en pierre, à la fin d'une de ces nombreuses processions qui frappèrent les autorités et la population de La Rochelle par leur belle ordonnance, les manifestations de foi, et les faits miraculeux qui accompagnèrent souvent les sermons du Missionnaire (cf. pp. 127-129).



Et puis, c'est la prise en charge des pauvres, des vieux, des estropiés, de tous ceux qui se cachent avec leurs misères et vivent comme ils peuvent. Accompagné du F. Mathurin, Montfort les visite dans leurs taudis et leur rend joie et confiance « en faisant pour eux des prodiges de charité ». Aussi voit-on sans cesse grossir leur nombre à sa suite dans les rues, raconte la *Chronique*. Et il les nourrit tous avec les aumônes qu'il reçoit, et sur « les fonds de la Providence », comme il dit.

L'hiver vient de commencer. Un soir, il rencontre dans une encoignure de muraille un pauvre diable qui s'est laissé choir là. Il est tout couvert d'ulcères et tellement transi qu'il ne peut plus appeler au secours. Sans mot dire, le missionnaire le charge sur ses épaules et le transporte au couvent des Prêtres de la Mission. C'est après l'heure du couvre-feu et la porte est close...

« Ouvrez à Jésus-Christ », clame-t-il du dehors. Le Frère portier ouvre enfin, ayant bien de la peine à reconnaître Notre-Seigneur dans cette loque humaine. Sans s'attarder à des explications, Montfort entre, chargé de son précieux fardeau, le couche dans son lit, le réchauffe du mieux qu'il peut, et passe à son côté la nuit en prière...

Non seulement il pratique la charité, mais il l'organise. A son exemple et sur sa suggestion, des personnes pieuses de la ville vont se consacrer au service des miséreux dans un dispensaire ; et c'est un véritable hôpital que M. le comte de la Garaye fondera, dans son château, à quelque distance de là, dans la solitude des bois.